Le 1er bataillon de chasseurs à pied, tenu en réserve, entre en ligne, bientôt suivi du 2e qui accourt au pas gymnastique.

Le général Félineau donne à ce moment l'ordre au 27e dragons, de reconnaître l'île sud de l'enneni. Deux escadrons se portent, l'un vers nord, l'autre au sud du petit bois. Ce dernier reçoit les coups du Boers provenant des tirailleurs du 10e disséminé autour de la porte du Désert. Les cavaliers mettent pied à terre et engagent un violent combat. L'autre escadron se voit tout à coup chargé par deux escadrons du 11e cuirassiers. Il se replie sur le gros du régiment qui charge à son tour les cuirassiers. Le coup d'œil est vraiment superbe et cette mêlée tout à fait réussie.

Les dragons sont appuyés par une batterie à cheval qui vient au galop se mettre au feu à l'est du petit bois. Les cuirassiers sont repoussés, mais les dragons ne peuvent plus plus tenir devant le feu du 10le qui se rapproche sur eux. Ils se replient au pas vite.

Le terrain dégagé, l'infanterie rouge se met en marche. Le 2de chasseurs, entraînant le 109e, se porte en avant par bonds, appuyé par l'artillerie.

La fusillade est vive de part et d'autre. Le 104e vient appuyer l'attaque et le mouvement se précipite.

Malgré les feux du bataillon bleu du 101e, tenu en réserve, la ligne rouge avance régulièrement. Bientôt, c'est l'instant décisif. Les 2de bataillon, 109e et 104e mettent baïonnette au canon et se jettent à l'assaut de la position ennemie, au bruit des fanfares et musiques, entraînés par les clairons et les tambours qui sonnent la charge.

Cette manœuvre soulève l'enthousiasme général et la reine, en voyant cette masse des baïonnettes menacer le parti bleu, dit son admiration pour l'allure merveilleuse avec laquelle nos braves soldats font marché. C'est la « furia francese » tant célébrée qui vit et qui encore aujourd'hui anime notre race.

Mais sous cette tromba vivante, l'ennemi bache pied et, tandis que l'infanterie bleue se rassemble au bord de la route, l'artillerie poursuit le 110e qui bat en retraite.

A ce moment, la sonnerie de « Cesser le feu » retentit. C'est la fin de la manœuvre.

Cette applaudissemente ne sont pas mêmes pour à toutes les régimentes qui viennent de si vaillamment combattre, et qui se dirigent vers l'ouest rejoindre les autres corps et prendre place au défilé.

Il est 10 heures 35 quand la manœuvre est terminée. La pluie s'arrête. La reine arrive au bord de la tribune et donne le signal des applaudissements. Pendant toute le manœuvre, le gouverneur militaire de Paris expliquait à la reine les moindres détails des mouvements des troupes.

Après le défilé et pendant les manœuvres préparatoires, la reine a exprimé le désir de voir de près la mise en batterie d'une pièce de 75.

Une batterie a été amenée devant la tribune royale.

LE DÉFILÉ

La reine, à ce moment, s'est levée et enjambant tout la meuble, est descendue sur le terrain détrempée et s'est approchée des pièces malgré la pluie. La foule lui fait à ce moment une chaude ovation.

Le tir terminé, les servants se précipitent et lui font un chemin de fortune pour l'aider à rentrer à la tribune, avec des planchettes à douille. La reine, qui donnait le bras à M. Fallières, n'est beaucoup amusée de cette délicate attention des soldats français.

Puis, voici les troupes spéciales. Le 1er et le 2e génie, le bataillon d'aérostiers obtiennent leur marche habituel. La 26e chasseurs à pied, qui a si bien manœuvré tout à l'heure, soulève des tonnerres d'applaudissements.

Les zouaves, qui quittent Paris après-demain pour l'Algérie, recueillent des vivats enthousiastes.

Les trois divisions d'infanterie se succèdent en masses pesantes, la 6e avec le général Deschlle, le 16e avec le général Boël, la 7e avec le général Roques. Cette première division, qui a participé au combat du matin, est vivement applaudie. Elle est suivie de la brigade coloniale, acclamée avec chaleur. Les cris de « Vivent les marsouins ! » sont poussés, nombreux, dans l'assistance.

Après un instant d'accalmie, la 19e brigade d'artillerie s'avance au trot, les pièces et caissons alignés comme au cordeau. C'est un défilé remarquable.

Le 2e escadron du train et ses voitures passent aussi très correctement. Enfin, voilà toute la cavalerie et la suite du général Sylvestre. L'escadron de Saint-Cyr, les 23e et 27e dragons, les 1er et 11e cuirassiers défilent dans la perfection et déchaînent l'enthousiasme général.

Pendant le passage des troupes, la reine, qui avait enlevé son manteau de voyage, est restée sur le devant de la tribune, debout, saluant gracieusement les drapeaux, penchant que le prince consort saluait militairement. La foule acclame chaleureusement les troupes. Il est midi 10 lorsque le cortège royal remonte en voiture, pour rentrer à Versailles.

La Reine revient à Versailles

Le retour à Versailles s'effectue par un nouvel itinéraire qui permet à la reine de voir une autre partie de la ville et de recueillir l'hommage de toute la population versaillaise.

Le cortège pénètre dans le château par la grande grille d'honneur, et les voitures viennent s'arrêter au pied de l'escalier de marbre où M. de Nolhac, le distingué conservateur du château, reçoit la souveraine et lui souhaite la bienvenue.

Le déjeuner. -- Les toasts

M. Fallières accompagne alors la reine Wilhelmine et le prince consort jusqu'aux appartements qui leur ont été réservés et où ils vont prendre un peu de repos.

M. de Nolhac a fait aménager les appartements de Louis XV. Deux salons sont réservés à la reine et deux au prince des Pays-Bas. Le Président et Mme Fallières, les dames de la cour, les personnages de la suite royale trouvent également des salons tout disposés pour leur permettre de rétablir un peu l'ordre dans leur toilette.

A midi trente, le Président vient chercher la reine et la conduit dans la Galerie des Batailles, dont la première partie a été transformée par le garde-meuble en un merveilleux salon.

Les présentations des invités au déjeuner sont faites à ce moment et, tandis que la musique du 4e génie fait entendre l'Hymne hollandais, le reine prend place à la table dressée dans la seconde partie de la galerie.

Cent cinquante convives ont été invités par le Président de la République et, parmi eux, avec les personnalités politiques du département, tous les généraux et chefs de corps ayant pris part à la prise d'armes de matinée.

Au dessert, la reine se lève et prononce le toast suivant :

« Monsieur le Président,

« Avant de quitter la France, je tiens à vous remercier chaleureusement pour ces journées inoubliables. L'accueil qui m'a été fait dépassa, tout ce que je pouvais m'imaginer. Ces preuves de sympathie, dont je suis très touchée, seront hautement appréciées par mes compatriotes.

« Mais avant tout, je désire vous exprimer ma haute admiration pour le magnifique spectacle qui m'a été offert aujourd'hui. Je suis particulièrement charmée d'avoir pu, du ma personne, me rendre compte de la superbe tenue des troupes, de leur prestance, de l'ordre et de la discipline dont elles ont fait preuve dans leurs mouvements. C'est là une armée dont la France doit être fière. Elle doit voir en elle la plus sûr gardien de sa gloire et de son bonheur.

« Pour terminer, je sens le besoin, monsieur le Président, de boire à votre santé et à la gloire de la vaillante armée française ».

Le Président répond en ces termes :

« Madame,

« Votre noble adieu à la France est pour toucher une nation qui comptera au nombre de ses meilleures journées, celles où il lui aura été donné d'acclamer Votre Majesté et de faire fête à la gracieuse souveraine qui, par une rare délicatesse, a voulu se rappeler, en répondant à nos compliments de bienvenue, que du sang français coulait dans ses veines.

« Ves chaleureuses paroles iront en même temps au cœur de nos soldats. Notre armée sera fière de la haute appréciation d'une reine, digne héritière des vertus de sa race qui sait ce qu'un peuple peut attendre de la valeur de ses soldats et de leur attachement au drapeau.

« Permettez-moi, madame, de boire une fois encore à la santé de Votre Majesté et d'élever mon verre aux libres destinées de votre glorieux pays ».

Départ pour la Hollande

Après le déjeuner, la reine a fait une visite rapide des appartements de la reine Marie-Amélie et des salles du dix-huitième siècle.

A deux heures trois quarts, la souveraine sort au bras du Président de la République sur la terrasse du château.

La foule, qui est massée de chaque côté — le parc étant pour la première fois ouvert au public à l'occasion d'une visite royale — lui fait une chaleureuse ovation.

A ce moment, les grandes eaux jouent dans tous les bassins. Le ciel s'est un peu éclairci, et le soleil par instante se montre.

La reine et le Président de la République, en compagnie du vice-amiral Fauques de Jonquières, montent dans une première daumont escortée par le colonel et un commandant du 2e régiment de cuirassiers.

Puis le cortège se dirige vers la gare.

Tout le long du parcours du cortège, les troupes de la garnison rendent les honneurs. Sur le quai de la gare de la rive gauche se trouve un bataillon du 5e régiment du génie, sous les ordres du colonel. Au moment de l'arrivée de la souveraine, le musique joue l'hymne néerlandais. A trois heures, la reine Wilhelmine prend congé du Président de la République, de Mme Fallières et des membres du gouvernement.

Pour les pauvres de Paris

La reine a envoyé la somme de 10.000 fr. pour les pauvres de Paris, à M. Caar Caire, vice-président du Conseil municipal, qui l'a remise au préfet de la Seine.

AU MAROC

Une mesure de clémence

En raison de l'attitude correcte de la population, le général Lyautey a décidé de donner à la ville de Fez un témoignage de satisfaction et il a remis l'amende dont elle avait été frappée au lendemain de l'émeute du 17 avril.

La colonne Girardet marcherait sur Mseun

On assure à nouveau qu'en raison du succès des opérations du général Alix sur la rive gauche de la Moulouïa, le général Lyautey lui aurait adressé un radiotélégramme de Fez lui donnant liberté de pousser une pointe jusqu'à la kasbah de Mseun en prenant toutes les précautions nécessaires.

Il est évident que la présence de nos troupes à Mseun aurait une grande répercussion parmi les tribus et que ce serait une mesure particulièrement efficace pour décongestionner Fez. Les Marocains ne manqueraient pas de penser aussitôt que nous allons occuper Taza ; la distance séparant Merada de Mseun est de quarante kilomètres ; de Mseun à Taza il y en a trente-cinq.

On affirme d'autre part qu'une colonne légère a été formée à Guercif et qu'elle s'est déjà mise en route sur Mseun, mais nous n'avons pas confirmation de cette nouvelle.

La grève des dockers de Londres EST FINIE

Les dockers de Londres ont repris le travail hier.

LES MÉDAILLES DU SALON

Les différents jurys ont procédé hier matin, au Salon des Artistes français, au vote des médailles. Les résultats suivants ont été obtenus :

PEINTURE

Médailles de 1re classe : MM. Monchablon, le « Chiourme », portrait de « Mme L. G. » ; Roganeau, le « Soir à te rivière ».

Médailles de seconde classe : Mlle Bail ; MM. Georges Binet, Broquet, Brugairolles, Denet, Fainty-Lescure, Ernest Fillard ; Mme Fould ; Mlle Géraldy ; M. Hirschfeld, Mlle Maillart ; MM. Tkutchenko, Trenchant, Patisson ; Mme de Monlebenu-Lavirotte.

SCULPTURE

Médaille de 1re classe. — M. Firmin Michelet, la « Charité » (groupe pierre), l' « Emoi » (statue de marbre).

Médailles de 2e classe. — MM. Emile Moulin ; Sanches ; Cariflon ; Hulin ; Jaclin, Peyrenne ; L'Hoest ; Preault-Harry.

Médailles de 3e classe. — MM. Gaston Broquet ; René Paris ; Ch. Vincent ; Verschneider ; Joachim Costa ; Armand Martial ; Gustave Violet ; Lucien Brasseur ; Marcel Le Duc ; Marc Leriche ; Louis Tauzin ; Paul Manaut ; Paul Le Goff.

LES MINISTRES ANGLAIS visitent Bizerte

Bizerte, 3 juin.

Le yacht *Enchantress*, battant pavillon du premier lord de l'amirauté, est entré dans le canal, escorté par le croiseur *Suffolk*, venant de Malte. On distinguait parfaitement sur la dunette, au milieu des officiers, lord Asquith, sa fille et M. Winston churchill. Des salutes ont été échangés entre le *Suffolk*, le fort et le garde-côte *Henri-IV*. Le *Suffolk* a passé devant le transport *Dien-Hoa*, où étaient massées des troupes. A ce moment, des hourras et des applaudissements ont éclaté sur le transport et ont été répétés par l'équipage du *Suffolk*, tandis que la musique du bord jouait la *Marseillaise*.

A cinq heures, M. Alapetite, le général Pistor, l'amiral Amelot, le général Fournier, accompagnés du consul général d'Angleterre, sont venus saluer MM. Asquith et Winston Churchill. Les ministres ont ensuite visité l'arsenal de Sidi-Abdallah.

Un banquet a été servi à bord de l'*Enchantress*.

Deux officiers aviateurs français ARRÊTÉS A METZ

Du *Temps* :

Verdun, 3 juin.

Hier dimanche, les officiers aviateurs Ménard et Nicaud sont allés se promener en automobile à Metz. Ils ont été arrêtés.

DÉCOUVERTE SUSPECTE A TOULON

Toulon, 3 juin.

En opérant une perquisition dans une maison du quartier réservé, la police a découvert plusieurs caisses d'effets militaires et des gaîtons.

On croit à l'existence d'une agence de désertion.

A TRAVERS LES JOURNAUX

La réforme électorale

Le Journal des Débats :

« La « Radical » exprime les grandes lignes du projet de réforme électorale que prépare le Gouvernement. Il applique raisonnablement que la R. P. est le refuge des radicaux dont l'élection, pour plus de deux cents d'entre eux, serait douteuse avec le scrutin d'arrondissement, étant donné l'état d'esprit du corps électoral. C'est pour ce motif, dit notre confrère, que les membres du Gouvernement « notoirement hostiles à la réforme comme M. Léon Bourgeois » s'y sont ralliés. Nous n'en doutons pas, mais il est manifeste, d'après cela, que la R. P. fait des conquêtes dans les rangs des radicaux d'arrondissement, qui sentent leur arrondissement leur échapper. La leçon répétée des scrutins porte donc ses fruits. Il n'y a pas à s'en étonner : c'est la contrainte qui est été plus étonnant. Si nous étions de ceux qui voient dans la R. P. une machine de guerre contre les radicaux, nous serions tentés de regretter leur conversion. Mais nous pensons avec le « Radical » de ce matin, — et nous la pensions avant lui, — que la réforme électorale « est une idée généreuse, une initiative politique inspirée du plus large esprit réformateur ». La journée d'hier prouva en tout cas que c'est l'opinion régnante dans le corps électoral puisqu'il réserve sa sévérité pour ceux qui pensent autrement. »

L'Humanité :

« Pendant que nos journaux se lamentent sur la diminution constatée de la population française, pendant que quelques journaux pangermanistes triomphent grossièrement du prétendu affaiblissement physique de notre race, le major général allemand von der Goltz note avec effroi la décroissance continue de la natalité allemande. Elle a passé de 40 pour 1000 en 1870 à 20 en 1911. C'est une diminution de moitié, et il semble bien que nous soyons en présence, quoi qu'on en dise, d'un phénomène qui se généralise à mesure que s'en développent dans les peuples modernes les habitudes de bien-être et de prévoyance. »

Les Elections belges

Le Temps :

« Le cortel libéral-socialiste avait bien réussi sur le terrain communal. Mais il y a un abîme, on l'a constaté souvent, et non pas seulement en Belgique, entre les élections municipales et les élections législatives. Les électeurs indécis, qui sont nombreux en Belgique comme ailleurs, ont mal compris cette tactique, pleine de périls en surplus. Ils ont redouté, malgré les assurances données et les garanties prises, les conséquences sociales de l'action parallèle de deux gauches. C'est là une constatation d'expérience, dont le parti libéral devra méditer l'importance. D'une part en effet il ne peut pas se passer du Parlement de l'appui des socialistes, puisque sans eux il n'obtiendra jamais la majorité absolue. D'autre part, devant la paye, il se compromis par des alliés au profit de qui la bourgeoisie libérale, étrangère aux aspirations parlementaires, se refuse — et comment l'en blâmer ? — à tirer les marrons du feu : ce qui n'empêche, et cela encore est à noter, que même dans l'échec d'hier les socialistes ont trouvé un profit et conquis cinq sièges aux dépens des libéraux dépossédés à la fois par leurs adversaires et par leurs associés. »

La Liberté :

« On comprend que les Belges n'aient pas éprouvé le besoin de faire la même chose que nous. C'est bien plutôt les Français qui devraient faire la même chose qu'eux, en s'adressant enfin, pour être gouvernés, aux gens raisonnables et sains plutôt qu'aux boussingots laïques et malpropres. Marianne serait tout de même autrement aimable et bien portante si elle imitait en politique, — non pas certes l'accent ! — mais la sagesse de Mlle Beulemans... »

Les Élections municipales de 1912

La statistique communiquée par le ministère de l'intérieur sur le résultat des dernières élections municipales a donné lieu dans certains journaux à des commentaires qui s'appuient sur une méprise fondamentale.

Le tableau publié ne donnait pas la comparaison des élections de 1908 et de 1912. Il portait expressément sur la situation des municipalités à la veille et au lendemain des élections du 5 mai dernier et du scrutin de ballottage qui les a suivies.

Des élections partielles très nombreuses ont eu lieu de 1908 à 1912, dont il convenait de tenir compte.

Il est inexact que le chiffre de 9,025 conseils appartenant aux nationalistes et conservateurs en 1908, ait été arbitrairement abaissé par le ministère de l'intérieur à 3,342.

Il était au moment du renouvellement de 1912 de 9,332 et c'est ce chiffre qui a été communiqué à la presse.

Après les élections de 1912, le chiffre s'est trouvé réduit à 8,329 et c'est ce chiffre qui a été communiqué à la presse.

CONTES ET NOUVELLES

Le Coup du Thermomètre

(Scène militaire)

A Georges Courteline

Dans le dortoir des malades, les hommes, en longues capote bleue, se pressaient autour du poêle, disant mille facéties avec Dazel, l'un des infirmiers, un garçon au bagout intarissable. Quelques-uns manifestaient une joie bruyante, qui contrastait étrangement avec la morosité de leur uniforme d'invalides.

— C'est égal ! se réjouit l'un d'eux ; tu parles s'il m'en a « bouché un coin », le major, ce matin, quand il m'a dit que je rentrais à l'infirmerie ! Moi qui n'avais envie que de tirer au flanc pendant vingt-quatre heures, et qui craignais de n'être mêlée pas reconnu !...

Deux malades seulement étaient couchés. Un autre balayait le milieu de la chambre. Les infirmiers ont en effet élevé à la hauteur d'une institution l'habitude de faire époussiéter, frotter, balayer et cirer par leurs pensionnaires tous les locaux de leur établissement. Les corvées font partie du régime reconstituant de l'infirmerie. Et les hommes n'y trouvent pas à redire, estimant chose naturelle, puisque la tradition le veut ainsi, que leurs gardes-malades puissent fricoter à leurs dépens)...

— A la bonne heure ! félicita tout à coup quelqu'un. Voilà un bleu dressé !

Un jeune soldat venait d'entrer « en tulsant deux appels » et en criant avec conviction : « Honneur aux anciens ! »

Mais l'infirmier de Montmartre avait tout de suite saisi l'occasion d'une turlupinade. Le « bleu dressé », pour lui, n'était qu'une « bonne poire. »

— Qu'est-ce que tu veux ? lui demande-t-il.

— Je viens faire prendre ma température, comme me l'a ordonné Monsieur le Major.

— Bon !... Eh bien ! enlève ton pantalon.

L'autre, tout naturellement, obéit.

— A présent, mon bleu, couche-toi à plat ventre sur ce lit, ferme les quinquets et fais le mort.

L'infirmier se retourna vers les hommes et se mit un doigt sur la bouche pour leur recommander d'étouffer leurs rires. Puis il prit lui-même la position du jeune soldat et, soulevant le thermomètre, il le lui plaça sous les lombes.

— Surtout, ne gigote pas ! recommanda-t-il. Tu aurais le temps de chiater, si jamais tu te brisais l'appareil dans la ligne !

Pendant quelques minutes, tout le monde se divertit sans le boisseau. Mais, comme il est inconvenant de se défendre d'éclater quand on a et l'enchanté l'envie de rire, on préféra ne plus penser au pauvre bleu, qui, là, là une grosse demi-heure à... fumer en pipe, sans bouger remuer un membre.

Les recrues qui, dans l'intervalle, étaient montées à l'infirmerie se couchèrent à leur tour sur le lit. Mais ce fut sur le dos qu'elles s'étendirent et avec l'aisselle qu'on leur plaça le thermomètre.

Des anciens étaient venus aussi, afin de préparer leur sieste du lendemain. Comme il fallait avoir un certain nombre de degrés de fièvre pour être reconnu malade, ils avaient recours à un stratagème de leur façon. A petits coups répétés, ils frappaient du doigt la base de l'appareil qu'ils tenaient fortement serré sous leur bras, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu le résultat cherché. Le procédé n'était pas infaillible ; mais il réussissait assez souvent.

Tout à coup, le Parisien se leva, vint au bleu crystallisé, et lui demanda :

— Dis donc, qu'est-ce que tu fabrique-là ?

— J'attends, répartit l'autre, toujours immobile.

— Tu attends ? Tu attends quoi ?... Ne coucher d'un paraplaie ? Et, retirant le tube de sa gaîne improvisée, il ajouta, railleur :

— Eh ! en effet... en voilà la manche !

Cette fois, on se fit des gorges chaudes tout à son aise : Le bleu, bêbété, confus, humilié, rentrait en pans volants au milieu du dortoir, sans parvenir à se recuoller.

— Ah ! le bougre de cosaque ! nasardaient. Ce qu'il en a une couche !

— Alors, comme ça ; ton père était peintre ? questionna l'infirmier.

— Non, assura l'homme.

— Eh bien, on le croirait !... Pour t'en avoir mis « une » de cette épaisseur...

Sur leurs lits, les recrues se risquaient à rire aussi.

— Qu'est-ce que tu as à rigoler, toi, là-bas ? admonesta Dazel. Est-ce que tu te crois si malin que ça ? Si on la l'avait mis, à toi, dans le bignard, tu le serais laissé loire comme un bon pompier, va !

— Avec ça ! protesta le bleu apostrophé.

— Avec ça ! avec ça !... Exhibez-moi cette andouille ! Ça veut faire la marioile, tandis que c'est bête à manger du foin !

Et, s'approchant de l'audacieux, il lui retira l'objet qu'il tenait consciencieusement sous son bras depuis un quart d'heure.

— Tiens, regarde un peu si tous les bleuns sont pas des idiots ? Regarde un peu !

C'était une seringue que l'infirmier lui avait mis sous la bras, au lieu du thermomètre...

FLORIAN-PARMENTIER.

Roubaix, siège de la Fédération socialiste DU NORD

Notre correspondant de Roubaix nous écrit :

« On sait que le nouveau maire de Roubaix, M. J.-B. Lebas, est le secrétaire administratif de la Fédération Socialiste du Nord qui a son siège à Lille.

« Il est fortement question, depuis la visite faite samedi dernier à la Municipalité roubaisienne par M. Gustave Delory, de transférer le siège de la Fédération à Roubaix.

« Ce projet serait intimement lié à celui de la création d'un journal socialiste qui paraîtrait à Roubaix et deviendrait, pour le Nord, l'organe officiel du Parti Unifié. Il aurait pour directeur politique M. Jules Guesde, député de Roubaix. »

Exposition Internationale DE DUNKERQUE 1912

Comme nous l'avons annoncé, l'ouverture de l'Exposition Internationale de Dunkerque aura lieu le 15 Juin et l'empressement apporté par les exposants désireux de prendre part à cette importante manifestation est tel qu'il nous fait présager un immense succès pour l'Exposition et un triomphe pour M. François, l'actif Commissaire général.

L'arrivée proche des Sonnalis à l'Exposition donne la plus grande activité dans le Village qui leur est réservé. Les attractions semblent sortir de terre comme par enchantement.

Dans 10 jours les demandes d'admission seront closes, il est temps aux retardataires de se hâter pour leur adresser au Commissariat général de l'Exposition.

Messieurs les brasseurs, hôteliers et cafetiers désireux de monter taverne, bar, auberge, sont priés d'adresser leur demande sans retard, l'Administration ne pouvant disposer que d'un emplacement très limité.

Le « Progrès du Nord » et « L'Avenir de Roubaix-Tourcoing » répondent gratuitement, par la voie du journal, à toutes les questions concernant les accidents du travail, le droit, les usages locaux, la colonisation, etc..., etc...

Carnet du Lecteur

MARIAGE

A Louvil. — Samedi dernier a eu lieu le mariage de Mlle Nelly Damide, fille de notre ami, le sympathique maire de Louvil, Eugène Damide, et de Mme, née Bruneau, avec M. Henri Millez, fils de M. Numa Millez, négociant en grains, conseiller municipal à Cappelle.

Les témoins étaient pour la mariée : M. Jupin, propriétaire à Herlies, son oncle, et M. Louis Demesmay, conseiller d'arrondissement, ami de la famille.

Pour la marié : MM. Henri Millez, receveur municipal à Marcq-en-Barœul et M. Auguste Tevernier-Dubreucq, négociant à Templeuve, ses oncles.

La cérémonie fut très brillante. A la mairie, M. Dubart, conseiller municipal, faisant fonctions d'officier d'Etat Civil, adressa aux jeunes époux la charmante allocution que voici :

« M. et Madame Millez, vous me voyez bien heureux de l'occasion qui m'est offerte de vous présenter mes souhaits de bonheur. Vous nous êtes arrivés en triomphe sous un vrai dôme de fleurs ; ces témoignages d'affection de toute la population disent assez combien est grande la popularité dont jouit votre famille. Nous espérons qu'ils vous iront droit au cœur et lèveront époux dans votre vie. Soyez donc heureux, comme vous le méritez. »

Après le mariage civil, le long et brillant cortège s'est rendu au temple de l'Eglise Evangélique.

Nous sommes heureux d'adresser aux nouveaux époux nos plus sincères félicitations.

NÉCROLOGIE

A Lens. — Lundi dernier ont eu lieu, à Lens, au milieu d'une affluence considérable, les funérailles de M. le docteur Michel Lequette, décédé à l'âge de 38 ans. En tête de cortège marchait l'Harmonie des Enfants de la Plaine, des Sapeurs-Pompiers encadraient le cercueil. Les coins du poêle étaient tenus par MM. les docteurs Biat, de Liévin ; Quesnay, de Béthune ; Delcau, de Lille, et Delacourt, de Lens.

Au cimetière, MM. Biat, comme ami de la famille ; Brulont, au nom du personnel médical des Mines de Lens et des anciens internes, et Delenu, comme camarade d'études, prirent la parole.

Feuilleton du 4 juin 22

La Chasse aux Fantômes

par Pierre ARNOUS

— Il doit être mort. J'ai la conviction qu'il est mort, répétait Mme Noroir de temps à autre.

Et Béchenbès avait beau risquer une plaisanterie pour la rassurer, elle s'obstinait obstinément, et c'était un moment de lourde tristesse autour de l'humble petite table.

Sept heures et demie sonnaient.

Béchenbès, ce soir-là, ne se décidait pas à venir.

— Mon gigot sera brûlé, maman ! cria Mathilde de la cuisine.

Mme Noroir ne répondit pas.

Elle rêvait, les yeux fixés sur le portrait de son mari. Il était la compagnon de ses heures de solitude. Surtout à des moments pareils, seul-ci, alors que, dans le demi-jour du logis, elle pouvait remonter plus doucement la pente du passé, il lui arrivait de lui adresser la parole, de lui parler comme s'il était vivant et allait tout à coup, remuer dans son cadre, lui sourire, ouvrir la bouche pour lui répondre.

Quand les dieux qu'on a aimés disparaissent brusquement, on a toujours l'impression qu'ils vont réparaître avec autant qu'ils sont réparaître tout à coup et qu'on va reprendre avec eux la vie au moment interrompue.

Les femmes des marins disparus en mer reviennent le soir sur les quais et guettent les bateaux à l'horizon, comme si l'être qu'elles pleurent et dont elles portent le deuil allait surgir à l'avant de ces navires ou de ces barques, sauter sur la rive et les prendre dans leurs bras.

Quand Mme Noroir avait sinal rêvé devant le portrait de l'absent, elle croyait toujours que son mari allait pousser la porte et lui être joyeusement :

— Me voici ! Ne sous séparons plus !

Ce soir-là, quelqu'un pousse la porte.

Mais ce n'était pas Noroir.

C'était enfin Béchenbès, essoufflé et souant, criant :

— Un couvert de plus, Mathilde ! J'amène un invité.

Mme Noroir et Mathilde, accourue de la cuisine, se demandaient qui pouvait bien être l'invité de l'onde. Elles ne recevaient plus que lui, en effet.

Un singulier petit personnage, après avoir pénétré dans la salle à manger à la suite de Béchenbès, s'était retiré dans le coin le plus sombre et s'y tenait, tout silencieux, tout timide.

— Pose donc ton paquet sur la table, mon garçon ! dit la brave homme après avoir appliqué un cordial baiser aux joues de sa « mère ».

Mme Noroir et Mathilde virent s'avancer vers la table, avec un petit sac de papier, qui contenait certainement quelques gâteries de l'onde, un nègre d'une douzaine d'années, maigre et frileux, au pauvre être aux gestes gauches ! mesure qui semblait redouter qu'on la jetât dehors, sur le pavé de ce grand Paris indifférent et bruyant.

— C'est Tati, mon cadavre ! dit solennellement Béchenbès. Je vais vous dire comment nous nous sommes connus.... En attendant, à table ! Je meurs de faim, et j'ai idée que ce garçon-là fera honneur à la cuisine de Mlle Noroir !

Quand « Mlle Noroir » apporta le fameux gigot aux haricots, Tati montra dans un sourire des dents éblouissantes.

— Ah ! ah ! dit Béchenbès à la jeune et jolie cuisinière, je vois que tu n'as pas oublié l'anniversaire de l'onde. Merci à ton petit cœur et salut au gigot ! Mais s'il est brûlé, gare à tes côtes, Tati ! C'est toi qui m'a mis en retard ; j'avais donc toi que je rendrai responsable de ce malheur.

— Moi pas mérité bâton, dit Tati, qui déjà se familiarisait.

— C'est bon, c'est bon, jeune homme ! Regarde bien comment je m'y prends pour couper cette viande. Plus tard, tu seras mon écuyer tranchant.

Mathilde et sa mère riaient. C'était ce que voulait Béchenbès, qui avait trouvé à Mme Noroir un air particulièrement triste.

De larges tranches rosées tombaient dans la plat qu'il avait devant lui, et son visage s'épanouissait : Le malheur de ses amies, la perte de son propre argent n'avaient pas atténué sa commandise.

— Il est à point, jugez-le. Tati ne sera pas perdu.

— Si Tati laire mal, Tati son coupé, mais pas perdu !

Le négrillon avait des préjugés : il regardait la pendaison comme indigne de sa race.

Ces dames trouvaient que l'onde leur avait amené un drôle de petit bonhomme. Elles n'avaient jamais connu un tel échantillon de l'espèce humaine.

Tout en mangeant, tout en savourant, Béchenbès raconta comment il avait rencontré Tati.

— Je descendais les Champs-Elysées...

— Beau pays, ça ! interrompit le négrillon. Quantité de commandants !

— Fiche-moi la paix avec les commandants ! Il voit des commandants partout. Un lacteur ? commandant ! Un agent de police ? commandant ! En voilà un au moins qu'on n'accusera pas de n'avoir pas le sentiment de l'autorité !... Etais donc aux Champs-Elysées. Quand j'aperçois, près d'un massif, une créature noirâtre. « Un singe égaré », me suis-je dit tout d'abord.

— Moi, pas singe ! protesta Tati en regardant Mathilde.

— Non, pas singe, accorda Béchenbès. Toi, Sénégalais... Laisse-moi parler... Je me penche sur la petite chose sombre, et je vois les deux bons yeux que voilà lixés sur les miens. Ma brillaient, ces yeux, pleins de larmes et de fièvre. Tati était en train de mourir d'inanition, tout simplement.

— Oui, dit sentencieusement le nègre, Paris, grand, grand pays ; mais manioc pas pousser dans les rues.

— J'aide la pauvre diable à se relever...

— Tati pas un diable ! Tati pas un méchant !...

— Tu n'en se du moins pas l'air.... Mais, ah ça, me laisseras-tu parler ?... Faisde donc la pauvre enfant à se relever. Je lui demande pourquoi il pleure. Il me l'explique au moyen d'une mimique des plus appréciatives. Je le conduis chez un pâtissier, où il avale quatre brioches, arrosées de trois verres d'eau claire, et je me dispose à lui tirer ma révérence, lorsqu'il me dit de sa bonne petite voix suppliante... Au fait, que m'a-t-il dit, mon garçon ?

— Si toi abandonne Tati, Tati crever de faim.

— Pourvais-je faire autrement que de l'emmener ? J'appelle un cocher... et nous voilà ! Je me suis dit qu'un vauri tel du plaisir à le recevoir et qu'il y aurait bien pour lui une part de quelque chose comme un gigot.

— Et même une bonne assiettée de crème, déclara Mathilde en tournant un peu la tête vers le buffet, où était posé l'entremets.

— Je n'avais pas prévu la crème, dit Béchenbès. Tu me gâtes vraiment trop, petite.

Et, après avoir souri de la convoitise avec laquelle le moineau regarddait la blanche friandise :

— Le plus clair, mes amies, c'est que voici un gamin qui ne demande qu'à nous témoigner sa gratitude, à vous et à moi. Et puis, voyez-vous, s'il est vrai que Tati ne doit pas être confondu avec un oristitu... malgré la rime... je pense qu'on peut sans le froisser la comparer à un chat noir.... Or, vous savez... ou vous ne savez pas.... que lorsqu'on trouve un chat noir, le bonheur entre avec lui dans la maison.

Mais le petit Sénégalais ne tenait décidément pas à être comparé à un animal quelconque.

— Tati porter bonheur, dit-il en montrant les perles de sa mâchoire ; mais Tati pas chat... ni rat !

— Soit ! On ne te donnera plus que des bons d'oiseau, mon bonhomme.

— Et c'est là-là l'histoire de Tati ? demanda Mme Noroir.

— Non certes, ma chère amie ! Je ne vous ai promis que le récit de notre rencontre. L'existence de cet exotique est autrement aventureuse et compliquée ! Il vous en fera l'émouvante narration quand vous l'y autoriserez.

Mais Mathilde se levait pour enlever les assiettes.

Tati, sans qu'on le lui eût ordonné, s'empressa de l'aider, fort adroitement, ma foi.

Et Mme Noroir servit la crème à chacun.

Elle laissa l'étrange petit invité se régaler non seulement de cette gourmandise, mais aussi des petits fours apportés par Béchenbès, si elle demanda :

— Eh bien ! et l'histoire de Tati ?

— Tati né au Sénégal, commença le négrillon, Tati né à Dagana...

— Essuie-toi donc un peu la bouche, mon garçon ! interrompit Béchenbès.

Tati était donc né à Dagana.

Vers l'âge de six ans, il avait été enmené en Amérique, avec ses parents, par un marchand d'esclaves, tout comme si la traite était encore autorisée.

Son père et sa mère étaient morts là-bas, presque aussitôt après leur arrivée.

Tati avait alors connu la plus affreuse détresse.

Bouche inutile, il avait éprouvé toutes les tortures jusqu'au jour où on avait pu la transformer en petit boy diligent et fidèle.

A partir de cette époque, l'enfant avait vécu des temps relativement heureux.

Mais son maître s'était enfui, sans qu'il pût s'expliquer pourquoi.

Et Tati avait été ballotté de ville en ville, des Etats-Unis au Europe, où un *manager* l'avait engagé pour figurer à Paris, dans un « village sénégalais ».

A suivre.

CHOCOLAT DELESPAUL-HAVEZ
SUPÉRIEUREMENT LE MEILLEUR
PAR SA QUALITÉ ET SA FRAICHEUR
98, rue Nationale, Lille